

Le paradoxe de la peur c'est que le phobique est en état d'hémorragie narcissique, il a tout le temps peur, il rase les murs et en même temps il se prend pour un Dieu, pour le nombril du monde, pour l'idole qu'il est devenu.

Le travail que nous avons pris le risque de faire nous expose à la *rencontre*, celle de l'autre et celle de l'autre que nous pouvons être. Cela nous appelle à briser beaucoup d'idoles y compris celle que nous devenons, même à nos propres yeux lorsque la peur ou la routine nous fige. Chacun peut-il comprendre qu'il est assez grand pour pouvoir se briser, et se recomposer autrement pour retomber peut-être et se relever? Il est urgent de l'apprendre, d'apprendre à affronter le possible, avec crainte et tremblement mais aussi avec confiance, sachant que nous n'avons pas à répondre de la loi: elle existe sans nous. Ce que nous avons à faire dans la rencontre c'est répondre de la rencontre, de notre présence, et de notre désir de faire en sorte qu'il s'y produise du répondant; un partage de *répondance*. Cela impose d'enrichir son langage en potentiels traducteurs, potentiels d'interprétation, de pouvoir être habité par plusieurs langues, plusieurs fragments d'identités pour affronter les problèmes plutôt que de les fuir. Sachant qu'un enfant à problèmes, ce n'est pas un enfant-problème. C'est mieux, c'est une source de questions et de surprises. Les repères sont ébranlés mais ce n'est quand même pas le chaos, ce n'est pas l'affolement général.

Par les secousses de la technique et de l'Histoire, le symbolique est malmené mais il est fait pour ça. Le symbolique est l'événement récurrent par lequel l'homme se reconnaît et reconnaît l'autre comme prenant part à la transmission de vie qui suppose lois et discours et en même temps les traverse. Faute de ces traversées, la violence s'enkyste, s'incruste, le symbole se fétichise. Certaines paroles ont un effet symbolique alors qu'elles ne contiennent rien, mais elles transmettent une présence, un rappel d'être qui peut suffire à tirer la personne blessée, à la tirer hors de son trou, de sa mortification, parce qu'elle est reconnue et qu'elle entre dans un espace de reconnaissance et bien sûr de connaissances. Le symbolique c'est le mouvement de vie par lequel on est arraché aux postures mortifiées et narcissiques pour reprendre pied dans la transmission de l'humain. Celle-ci rencontre comme obstacle les symptômes qui sont un peu du symbolique au rabais, plus ou moins mortifié, qui cerne un lieu d'être mais coupé de l'être. La pensée est faite pour traverser cet enfermement, pour gagner un plus d'être, une extension que Spinoza rapprochait de l'amour.

Nacira Guénif-Souillamas

## L'enfermement viriliste: des garçons arabes plus vrais que nature

La figure détestable de garçons de banlieue arabes sexistes et violeurs renforce les clichés quant à la « nature » de leurs origines culturelles. L'article montre que ces conduites sont au contraire le produit d'un enfermement des fils d'immigrés nord-africains dans des rôles socio-sexués liés à leur hyper-intégration culturelle au sein d'un monde populaire ouvrier français décomposé et disqualifié.

« Alors ça ne boit pas ces gens-là... Ça n'a pas encore l'habitude... Faudrait que j'aie des Polonais. Ça docteur, ça boit les Polonais on peut le dire...  
Ceux-ci les bicots, c'est pas de boire qui les intéresse, c'est plutôt de s'enc...  
C'est défendu de boire dans leur religion qu'il paraît, mais c'est pas défendu de s'enc... »  
Il les méprisait Martrodin, les bicots. « Des salauds quoi!  
Il paraît même qu'ils font ça à ma bonne!... c'est des enragés hein? »  
[...] Les Arabes se levèrent pour la suivre. Ils n'avaient pas l'air effronté du tout.  
Séverine les regardait quand même un peu de travers à cause de la fatigue.

« Moi, je suis pas de l'avis du patron, j'aime mieux les bicots moi !  
C'est pas brutal comme les Polonais les Arabes, mais c'est vicieux...  
Y a pas à dire c'est vicieux... »

*Voyage au bout de la nuit*, L-F. Céline.

Dans ce passage du *Voyage au bout de la nuit*, que Céline voulut être un voyage « de l'autre côté de la vie », les Arabes sont là, déjà là serait-on tenté de dire, des figurants saisis en une image brève, furtive et radicalement violente. L'essence de la violence, durable, pénétrante, figeant les êtres dans un rictus social, fait écho à celle que nous discernons aujourd'hui dans les journaux titrant sur « les plans tassés » et dans les formules alléchantes, « les tournantes en banlieues », des magazines télé pour ados et adultes. La violence de ces lignes ponctue un continuum aujourd'hui redéployé dans la figure du jeune Arabe des quartiers, individu incivil, incivilisé, génétiquement voué à demeurer en deçà de la civilisation (Élias, 1973). Déjà, à l'époque glorieuse du centenaire de l'Empire colonial, les Arabes sont vus comme des pervers, une perversion tolérée par leur religion, inscrite dans leurs mœurs, transmise et héritée. L'Arabe saurait maîtriser sa bestialité en la transmutant en perversité, se situant d'emblée dans le registre de la déviance. Voilà qui est plus rédhitoire que d'être à l'état de nature, brut, en attente d'un Pygmalion. Il est le concepteur de sa propre perversion, il se façonne et se veut pervers. En cela, il échappe à tout projet civilisateur, formule emphatique de toute entreprise de conformation. Cette figure classique, croisant l'obsession du rejet des Arabes (musulmans) hors d'Europe et le traitement stigmatisant et avilissant de l'étranger importun venu s'imposer dans l'entre soi (Simmel, 1990), permet de le contenir hors de la naturalité des rapports civilisés.

Les lecteurs de Céline savent quel sort il réserve à l'humanité des hommes dans son ouvrage et dans ses opinions, entretenant une confusion troublante entre les deux; sans doute peut-on lire là une expression mineure de son antisémitisme (les Arabes étant les autres sémites) et la traduction d'un réel état des mentalités de l'époque demeuré inconnu. La force des mots est accrue par le traitement raciste en miroir: Polonais et Arabes se répondent, servent par leur égal avilissement à mettre en valeur l'abjection des propos du cafetier. Près de trois générations plus tard, rien n'a changé ou presque: les Arabes en France, voués à rester jeunes, sont toujours pervers. De sodomites, ils sont passés violeurs, en série et en groupe si possible. Ils sont voués à incarner sans défaillir le rôle tout aussi trouble du voleur dans un double régime de l'effraction: celle des corps et celle des lieux. Ces transgresseurs multirécidivistes

des mœurs civilisées sont les dignes héritiers des Arabes du temps des colonies. Tout aussi prisonniers d'une réputation que leurs prédécesseurs, ils sont tenus en suspicion par les adultes qui les côtoient: enseignants, éducateurs, policiers, journalistes, parents, élus. L'ironie veut que les seuls avec lesquels ils partagent pourtant la même religion d'une hétérosexualité viriliste, y compris pour les femmes qui prétendent en faire partie, sont les hommes politiques. Aux deux extrêmes, voici deux figures qui trahissent l'existence d'un régime inégalitaire de l'érection inscrit dans la même enveloppe trop étroite. Face à la virilité comme survie sociale, misérable donc répréhensible, on voit en effet, là-bas, hors de portée et bien en vue, des hommes phallus, érigés en chef, dressés, tout à leur éjaculation verbale, tribuns auto-suffisants et qui précisément, disent tout le mal qu'ils pensent des petits mecs qui s'y croient à tort. Ils leur signifient que somme toute, ils ne font pas le poids, qu'ils sont des impuissants au regard de la puissance exorbitante accordée par le verdict des urnes. Il va sans dire que les femmes qui veulent elles aussi monter à la tribune, n'ont qu'à bien se tenir... droites.

Il ne s'agit pas ici de victimiser ou d'absoudre des individus dont trop se complaisent dans leur rôle de « macho », dont une minorité imite des pratiques séculaires, qu'elles soient paysannes ou bourgeoises, en commettant des viols ou en adoptant une sexualité violente, mais de comprendre la genèse sociale d'une figure, qui persiste et procure une formule miracle, « ils ne sont pas civilisés »: un passe-droit autorisant tous les enfermements, toutes les mises à l'index. Qu'en est-il de cette genèse sociale et de ceux qui en supportent ou en assument la fonction stigmatisante, l'ultime enfermement dans une identité réduite à sa seule enveloppe corporelle, à sa stricte dimension virile, à son expression la plus étriquée: le sexe, substitut physique de l'impuissance sociale, érigé en frontière civilisationnelle?

Par une lente décomposition des rapports sociaux aux marges de la cité, des fils d'immigrants arabes ont perdu tous les attributs sociaux, ont vécu le rétrécissement progressif de leur horizon social, voyant du même coup tarir leur gisement de définition identitaire jusqu'à n'être plus que des corps sociaux indexés sur leur seul sexe, phallus menaçants et obscènes pour notre imaginaire collectif. Ce rétrécissement identitaire ne se passe pas en terrain neutre, si j'ose dire, tout au contraire, il témoigne de deux mouvements conjoints et contraires. Plus nous vivons à l'heure de frontières poreuses entre les sexes, à l'époque d'une atténuation des différenciations sociales entre sexes, sous le signe d'une euphémisation des différences biologiques, sexuées, persistantes voire d'une confusion des genres, tous ces processus étant activés, catalysés

par la dénonciation de la domination millénaire des femmes par les hommes, la clinique précise de ses formes et son intensité, plus les garçons arabes – et leurs acolytes, noirs et « petits blancs » des milieux populaires – semblent être voués à un machisme atemporel, interdits de séjour dans ces lieux de la réconciliation entre les sexes que l'on prétend apaisés, rejetés aux confins de ce processus inédit de transformation sociale des identités sexuées, empêchés d'y participer mais tenus de le servir en tenant le rôle du contre-exemple, de l'inadapté. Tout se passe comme si le signe de distinction que constitue le droit de se défaire des attributs machistes et de l'enfermement sexué était refusé à certains hommes, qu'ils soient ouvriers, assignés à une domination de classe et à l'affirmation franche de leur fierté virile, ou colonisés, subissent la domination coloniale, la réfractant sur leurs femmes.

En retraçant la genèse de cette figure de l'enfermement viriliste, il s'agit aussi de mesurer l'efficacité dialectique de la posture. À première vue, les garçons « victimes » de cet enfermement en sont aussi les instigateurs voire les promoteurs, ne serait-ce qu'en répondant avec tant de diligence à l'injonction viriliste qui émane de toutes parts et converge vers eux. Le zèle employé à être crédible dans le rôle du « petit mec arabe » est confondant de vraisemblance ; qu'ils en fassent trop ou pas assez, ils sont plus vrais que nature. On les croirait pour un peu anges ou naïfs tellement ils se complaisent dans une attitude aliénante, non seulement physique mais aussi mentale et sociale, qui leur attire pourtant beaucoup d'ennuis et peu de rétribution, que ce soit à l'égard de l'autre sexe (qu'ils côtoient dans l'incompréhension ou fracturent comme on s'adonne à une conduite à risques), ou bien à l'égard des autres « gaulois » qui n'ont plus guère de circonstances atténuantes à leur accorder. Avoir si peu « le souci de soi », donc de l'autre, mérite que l'on s'y attarde pour en déceler les motifs et les traces. Bien des hypothèses pourraient être formulées, pour ma part je ne suivrai qu'un seul sillon, circulaire comme les limites invisibles et tangibles d'un enfermement social tout entier contenu dans l'enveloppe corporelle des garçons des quartiers, un sillon qui surgissant du passé retourne s'y perdre pour l'avoir ignoré.

### Les voies perdues

Encore faut-il situer le passé à explorer. J'y discerne quelques balises parmi lesquelles se trouve le fragment en exergue de ce texte. Mais d'autres pourraient s'agréger, entrer en résonance pour mieux cerner les corps masculin et féminin, leur récit polysémique dans le monde arabo-musulman puis sa dénaturation occidentale, à des fins de soumission

des esprits et des corps, enfin sa dégradation en une vision sale et répugnante d'une sexualité « contre-nature » pour mieux domestiquer ceux qui en sont possédés. En étant à l'écoute de cette polysémie, il devient possible de rendre au récit masculin, arabe et musulman, ce qui lui a été ôté : son enracinement dans ce que Foucault (1976, p. 77) définit comme une *ars erotica*, auquel il ne cessera de s'alimenter aux côtés du récit féminin. La valorisation du plaisir et sa recherche discursive et existentielle, l'érotisme érigé en art élaboré, codifié et transmis selon des règles de cooptation et d'élection élitistes, la tolérance voire la familiarité avec l'homosexualité, pratique effleurée par tous, tolérée tant qu'elle ne menace pas l'hétérosexualité, en sont les traits principaux. Le signe distinctif que constitue la maîtrise de l'*ars erotica* marque à la fois la position élevée dans la hiérarchie des mœurs arabo-musulmanes du plaisir sexuel et sa recherche, et sa diffusion concurrentielle face aux coutumes patriarcales qui prévalent dans l'ordre social citadin et paysan. Plus près de nous, la littérature de Gide et de Genet, de *L'immoraliste* à *Notre-dame des fleurs*, a rendu à des hommes croisés la part de grâce qu'ils leur ont inspirée sans toujours l'avouer. D'autres représentations plus sulfureuses, telle celle *Festin nu* de William Burroughs, restituent la part déchirée d'une sexualité réduisant l'autre, figuré par un jeune arabe, à l'objet d'une libido hantée par la destruction. Toutes resituent le jeune homme arabe dans sa généalogie méditerranéenne, celle d'une homosexualité longtemps considérée comme l'expression la plus haute de l'amour, qu'il fut platonique ou pas, à tout le moins comme un usage ni blasphématoire, ni condamnable qui côtoie ou complète une hétérosexualité tout aussi nécessaire. Projeter nos obsessions contemporaines sur ces hommes de littérature nous conduirait à en dénoncer trop facilement la pédophilie patente sans considérer la puissante dénonciation de nos hypocrisies qu'ils inaugurerent.

Certains remonteraient à la période antéislamique durant laquelle la virilité n'était pas l'unique vertu des hommes, ni même leur exclusivité, où la virilité n'était vertueuse que si elle reconnaissait sa part androgyne, homosexuelle ou bisexuelle. Alors, la poésie arabe galante déclamée par des hommes lors de joutes oratoires ne concernait pas seulement des femmes, loin s'en faut ; les plus vibrantes d'entre elles s'adressaient à des hommes qui ne pouvaient être nommés sans risquer de flétrir leur réputation ou d'attirer sur eux les représailles d'amants ombrageux. Plus tard, les *Mille et une nuits* offrent des récits où le désir revêt diverses intensités et épouse des visages multiples. La subtilité de la langue autorise des audaces métriques que ne peuvent pas prolonger des gestes aussi pudiques soient-ils. Le monde arabe entretient une familiarité avec les

diverses expressions de l'attirance sexuelle et amoureuse, le monde musulman s'en accommodera longtemps, bien plus tôt et durablement que l'occident chrétien. En revanche, là comme dans les sociétés hiérarchisées, les milieux paysans n'étant pas ceux qui invitent à la découverte de l'*ars erotica* mais ceux qui en fournissent les figurants, ils demeureront prisonniers d'usages coutumiers villageois tout en cultivant des espaces de tolérance. Mais à l'évidence, en dignes héritiers de leurs racines méditerranéennes, les Arabes s'accrochent bien plus aisément des «inversions» qui érodent la frontière entre les sexes que ne le font leurs contemporains chrétiens. *Queer* avant l'heure, peut-être, prémunis contre l'amnésie, plus sûrement. Une amnésie qui s'étendra sur les sociétés d'Afrique du Nord avec les Lumières du colonialisme et ses suites migratoires.

### Les pères déplacés

Le second épisode de l'amputation de la mémoire se joue ici, en France, en la personne des pères et la répression de leurs usages déplacés. Ils seront pris dans un marché de dupes portant sur l'échange de pratiques, rançon de la transplantation et de l'acculturation qui l'accompagne. Ce marché, imposé à des hommes, longtemps jugés et méjugés par le colonisateur puis par le patron, figures symétriques de la même domination, restera ignoré de leurs fils, les Arabes des banlieues. Imaginons un instant, la réaction d'un contremaître ou d'un collègue français à la vue d'ouvriers arrivant le matin sur la chaîne de montage et se saluant par une accolade ponctuée d'embrassades : comment ne pas repenser au dégoût ambigu du cafetier de Céline à la pensée de ces gestes «déplacés». Les hommes modernes se sont convaincus d'avoir gagné de haute lutte leur autonomie par le droit de mettre le corps de l'autre à distance pour mieux pouvoir choisir ceux avec lesquels ils entretiendront des relations électives symbolisées par une poignée de main virile (toute la littérature et le cinéma foisonnent d'exemples mettant en scène ces gestes instituant la partition des sexes et des âges). L'intrusion d'autres usages dans le sanctuaire ouvrier masculin ne peut qu'être rejeté aux marges, sanctionnant le dépassement de cette frontière corporelle, surtout lorsqu'elle est transgressée par des hommes attachés à la tradition arabo-musulmane, suspecte s'il en fut. Ces hommes incarnant la part dominée de la modernité industrielle, tenus d'observer les règles de la virilité ouvrière, ne peuvent que regarder avec inquiétude et effroi ces accolades qu'ils refusent de comprendre et classent commodément dans le rayon des survivances rustres voisinant avec les tendances inavouables. Au fil des décennies et de l'usure ouvrière, les «travailleurs immigrés maghrébins» ont appris la poignée de main, la commodité

relationnelle qu'elle procure en desserrant l'étau de la suspicion et du rejet, orientant leur hexis corporelle du côté occidental pour lever la désapprobation. Ces nouveaux gestes de la civilité, ils se les sont ensuite imposés mutuellement, se serrant la main dans le monde «civilisé» et public du travail et réservant les accolades aux rencontres dans l'espace privatisé du quartier et aux grandes occasions «privées» : réunions à la salle de prière, fêtes familiales ou rituelles. Ils ont ainsi appliqué le dogme viriliste aux gestes les plus incorporés, ceux du salut mutuel. Dans cette occidentalisation des postures, le virilisme n'est pas du côté que l'on croit, il est bel et bien à l'ouest, dans un occident chrétien hétérosexué. L'aspect le moins inattendu de cette occidentalisation n'est pas de voir aujourd'hui ceux des musulmans oscillant entre intégrisme et fondamentalisme prôner la poignée de main non seulement entre sexes mais aussi entre fidèles. La déperdition de l'accolade est le fruit d'un contact asymétrique entre ces deux mondes héritiers d'un même passé méditerranéen et pourtant rendus étrangers l'un à l'autre par l'épisode colonial.

En endossant la même retenue que leur père, en cherchant à inventer leurs propres codes de salutation, les fils de ces ouvriers n'ont pas renoué avec les gestes abandonnés, ils se sont déportés du côté de la gestuelle des ghettos noirs américains, lui insufflant une tonalité arabe, la main sur le cœur ponctuant la poignée de main, de bon aloi dans un contexte où la fin des usages sociaux hérités du monde ouvrier exige l'invention de nouveaux codes (Lepoutre, 1997) qui ne renient pas le principe viriliste occidental jusque dans sa version violente. Mais d'où vient la dérive qui les mène à l'enfermement ? Les adolescents ne se font pas la bise à l'inverse des adolescentes. Ils sont fidèles aux usages des pairs plus qu'à ceux de leurs ascendants arabes. Si le rétrécissement de leur registre comportemental n'est pas directement hérité de survivances fragiles d'une tradition incertaine, d'où leur vient-il ?

### Les fils confinés dans le réduit d'une hétérosexualité violente

De la modernité : non pas de celle qui s'interroge sur ses limites, ses dérives et sa légitimité (Beck 2001, Latour, 1991), mais sur la première, celle qui entendait triompher de tous les archaïsmes, parmi lesquels l'inversion et l'indétermination sexuée, expressions de la forme la plus suspecte de dépendance contredisant l'effort d'autonomie, ont tenu une place de choix.

Si la proximité des corps d'hommes retrouve tout son prestige au point d'être un nouveau signe de distinction et d'élection entre des hommes éclairés, discernant entre affection et perversion, entre refoulement et

retenue, les p'tit gars des quartiers sont eux condamnés à en faire trop sur le registre de la virilité brutale, donc vaincue. Pendant que des descendants de migrants d'Afrique du Nord, arabes et juifs, en ascension sociale, diffusent des usages qu'ils ont pu ne pas oublier et sacrifient aux rites d'amitiés viriles libératrices, euphémisées et médiatisées (qui oserait s'offusquer de voir deux hommes célèbres se faire la bise pour se saluer à la ville ou à la télé?), d'autres, assignés à résidence dans leurs quartiers, sont devenus les surveillants de leur corps, les assiégeants de leur sexe. Ils érigent en insulte suprême le fait d'être pédérastes (à égalité avec le fait de manquer de respect à « ta mère ») pendant que leurs congénères bien en vue se gardent d'en faire un grief social (sauf pour alimenter la machine du spectacle). Là où le coming out autorise voire préconise l'expression singulière de sa sexualité, tant qu'elle sait rester policée et respecte les usages de la bienséance, des jeunes de quartiers sont tenus d'écraser leurs pulsions, les enfermant dans une sexualité violente, pour prévenir le risque qu'elles ne trahissent une pédérastie honteuse. Interdits de séjour dans les espaces apaisés de la reconnaissance asexuée, de la promotion de la mixité, où, à l'inverse des quartiers, il n'est pas de bon ton de proférer des insultes homophobes, les p'tits Arabes sont les derniers bons élèves d'un machisme ringardisé. Pour être à la hauteur de la tâche, il valait mieux oublier le passé de leurs pères dont les accolades pouvaient être retenues contre eux. Ils oublièrent ainsi qu'au cours des siècles, elles n'ont pas été exposées à la condamnation, mais traduit la coexistence d'une tolérance discursive et expressive des divers penchants sexuels avec leur répression officielle. Notons à cet égard, que la vogue récente des procès d'homosexuels dans le monde musulman (en Égypte encore récemment) coïncident avec une forme de révisionnisme historique, fondé sur une matrice coranique privée de toute exégèse humaniste, qui autorise l'amnésie volontaire et nie la pluralité des sources culturelles et religieuses des pays du bassin méditerranéen, l'intensité et la richesse de leurs échanges au sein d'un espace braudélien. Pour reprendre l'expression d'Olivier Roy (2002, p. 15), ces jugements dénotent « paradoxalement un signe d'occidentalisation » et ne font que « reprendre à leur compte les catégories de l'autre, même si c'est pour leur assigner un signe négatif ». Et c'est bien là le paradoxe des héritiers des immigrants arabes de France : avoir endossé les représentations résiduelles du monde ouvrier auquel ils ne veulent plus appartenir. Si elles ont naguère cimenté les destins ouvriers et compensé l'impuissance à se hisser dans la hiérarchie sociale, elles servent aujourd'hui à nier les marqueurs identitaires de leurs parents ravalés au rang de caractères « ambigus », vicieux.

Ainsi, contrairement à la vision manichéenne complaisamment polie, les p'tits gars des quartiers ne sont pas génétiquement voués à une hétérosexualité violente, il fut même un temps, on l'a vu, où l'homosexualité, pratiquée ou latente, faisait partie du paysage des mœurs sans révolter outre mesure leurs ancêtres musulmans. Il ne s'agit pas ici de céder à un angélisme béat mais de rétablir la complexité d'une réalité occultée par ceux qui n'ont pas voulu la lire dans les œuvres littéraires pour ne pas la voir dans notre monde commun (Cusset, 2002). La modernité occidentale, celle qui s'avise d'être univoque a effacé ces usages. Le cantonnement viriliste, l'amputation de la part féminine, voilà donc à quoi sont voués les petits machos des banlieues : interdits de part maudite. Confinés par d'autres méprisants dans le réduit d'une hétérosexualité violente, ils y restent volontairement, horrifiés de laisser paraître une infime tendance à l'efféminé. Les voici refoulant tous les signes d'affection et d'attachement que d'autres plus avisés se sont empressés d'emprunter au monde arabe et méditerranéen qu'ils en soient les descendants ou pas et d'en faire l'expression la plus achevée et la plus courue de l'affranchissement du « régime victorien ». Ces doigts croisés, ces mains nonchalamment nouées, ces accolades chaleureuses, ces baisers appliqués sur des joues rugueuses ou imberbes, sur des fronts vénérables et respectés, ces enlacements mesurés ou énergiques, autant de gestes qui lient et relient les corps d'hommes dans le monde arabe, nouent et dénouent masculin et féminin. Autant d'emprunts, copieusement et ostensiblement pratiqués par des hommes occidentaux soucieux d'afficher une masculinité aux contours brouillés, affranchie de sa raideur toute phallique, heureux d'exprimer une sensualité allusive, d'offrir toute sa place à une affectivité trop longtemps et injustement réservée aux femmes. À l'écart de cette illusion festive, les p'tits gars des quartiers en sont réduits au machisme mimétique, éculé, ringardisé et à ses attributs : les contacts limités aux mains, à une gestuelle hybride, espace d'inventivité trop méconnu, ou à la stricte nécessité de l'affrontement, du jeu sportif, le crachat, ressource inépuisable (on croit entendre le *tfou* signe du dégoût qu'il marque) d'adolescents en quête de mise en scène, figuration sublimée de l'éjaculation, le rapport amoureux et l'estime de soi détruits lors de l'entrée par effraction dans le corps de la femme convoitée.

#### Conduites à risques et absence de souci de soi

Sans doute faut-il voir dans ces maigres ressources, le substrat qui autorise à les étiqueter d'inciviles là où ils sont avant tout dominés et aliénés. Les connaissances érudites des usages sexuels en islam et de leur mise

en forme discursive et littéraire nous rapprochent d'une civilisation des mœurs et nous éloignent d'une bestialité pré-civilisationnelle dont les traits perdureraient jusque dans les fibres des p'tits gars des banlieues. Ce contresens cristallisé dans les stéréotypes coloniaux puis bourgeois autorise domination et domestication et donc le confinement des p'tits gars arabes des quartiers dans une enveloppe viriliste trop étroite. Coupés d'un passé riche et complexe, les voici réduits aux rictus du vicieux et du macho, contraints à se conformer à une sexualité exacerbée qui ne peut que leur attirer l'opprobre et de sérieux problèmes légaux. Le virilisme, expression outrancière d'une masculinité contenue dans ses strictes limites sexuelles, offre en effet l'avantage d'illustrer la proximité idéologique déjà soulignée par Foucault (1976, p. 56) entre perversion et délinquance, ce que, de notoriété publique, les Arabes des quartiers pratiquent équitablement. Ces cumulards de la déviance sont donc doublement répréhensibles au regard des règles de la civilité, indexées sur celles de la correction sexuelle. Une désapprobation confortée par la promotion tardive dans nos sociétés d'une rhétorique de la tolérance sexuelle fondée sur le respect et le consentement, toutes choses apparemment étrangères aux mœurs des jeunes Arabes des quartiers. Ils entretiennent l'équivoque en étant plus vrais que nature dans leur mépris pour les femmes et les homosexuels. Ravissant leurs contempteurs, ils relaient ainsi docilement la représentation homophobe du monde qui a longtemps prévalu dans l'occident catholique, alors même qu'elle devient politiquement incorrecte, sans prendre garde qu'ils trahissent leur passé et s'enferment dans un présent sans avenir. En sur-jouant la partition hétérosexuelle, les jeunes Arabes des quartiers ne font que s'aliéner un peu plus à une culture dominante, se laissant ainsi dicter qui ils doivent haïr et détruire : en l'occurrence, eux. L'absence de souci de soi réside avant tout dans une propension à perdre l'autre de vue et une impossibilité de le retrouver, en soi comme face à soi. L'autre homosexuel, l'autre féminin, l'autre dans toute sa différence et sa ressemblance. Les jeunes des cités ressentent souvent une grande difficulté à accepter la complexité de leur identité sexuée et à reconnaître cette même complexité aux filles qu'ils côtoient. Nulle place pour l'androgynie ou le brouillage des frontières sexuées. Il n'est que d'entendre des éducateurs spécialisés faire état de la souffrance identitaire d'adolescents qui censurent leurs doutes ou leurs désirs pour ne pas subir l'exclusion du groupe de pairs. Renonçant à l'altérité, ils sont condamnés à être les jouets d'une illusion : croire que la violence est une réponse à leur souffrance. En l'exerçant sur d'autres, ils se l'infligent. Le viol n'est pas qu'un abus de puissance, un crime lâche, il

est l'abolition de l'humanité de celui qui le commet. Toute violence, surtout si elle est conforme au stéréotype diffus, signe l'impossible accès à l'autre. Le confinement dans le virilisme conduit les jeunes des quartiers, tout entiers préoccupés à sauver un honneur qui a depuis longtemps quitté son enveloppe féminine, à reporter leur brutalité sur plus dominées, plus vulnérables qu'eux : les filles des quartiers. Pour des garçons devenus prisonniers d'un virilisme aliénant, il reste encore la ressource du sexisme débridé qui en appelle à la bonne vieille misogynie (Goffman, 2002). Il reste la voie étroite de la prédation sexuelle, du ravalement des filles au statut d'objet sexuel, transformant leur féminité en conduite à risque. Contrairement aux apparences, le risque est partagé, potentialisé même par le mutuel enfermement qui conduit à une destruction prêtée et rendue. Mais à ce jeu dangereux, ce n'est pas le garçon arabe qui prend le plus de risque. Si les rapports sexuels violents sont une conduite à risque pour les hommes et les femmes, ils imposent un coût exorbitant pour ces dernières. D'abord parce que le simple fait de revendiquer sa féminité, sa « féminitude », est une conduite à risque et expose celles qui ne s'y sont pas résolues au mieux au survêtement flottant ou à l'imitation de la violence verbale et physique des garçons, au pire à des transactions forcées. Ensuite, parce qu'étant prises dans les mêmes enjeux identitaires que leurs prédateurs, elles ne sont pas les mieux placées pour s'en prémunir et introduire une alternative apaisée à des relations trop intimes et proches notamment du fait de la ségrégation spatiale. Les solitudes parallèles n'arrangent rien à cette affaire décidément bien complexe.

Ainsi, pendant que la dilatation du soi (autre manière de perdre l'autre de vue) est une tendance dans les milieux protégés, la contraction identitaire est de mise dans les quartiers exposés à toutes les insécurités (Macé, 1997). Si la confusion des genres se joue de tous les tabous dans les cercles cosmopolites, elle est hautement prohibée dans certaines réserves indigènes.

### Voies sans issue ?

Car c'est bien d'indigénat qu'il s'agit et de la violence générique qui a accompagné ses métamorphoses successives. Les quartiers périphériques sont devenus les réserves qu'ont cessées d'être les colonies devenues indépendantes. Les fils des indigènes d'alors n'ont pas eu trop de mal à entrer dans la peau de l'éternel immigré, asservi dans son corps, défait dans sa sexualité, contraint de l'exercer de la manière la plus aliénante qui soit : en renforçant les préjugés occidentaux sur la nature des « Arabes ». Car les Arabes des quartiers sont plus sûrement prisonniers

## ■ Bibliographie

- Beck, Ulrich, *La Société du risque*, Aubier, Alto, 2001, 1986.
- Bouzar, Dounia, *L'Islam des banlieues*, Syros, 2001.
- Cusset, François, *Queer critics*, PUF, Perspectives critiques, 2002.
- Dubet, François, *Le Déclin des institutions*, Seuil, La couleur des idées, 2002.
- Élias, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Agora, 1973, 1969.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Gallimard, 1976.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité III, Le souci de soi*, Gallimard, 1984.
- Goffman, Irving, *L'arrangement des sexes, La dispute, Le genre humain*, 2002, 1977.
- Guénif-Souillamas, Nacira, *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Grasset/Le monde, Partage du savoir, 2000.
- Latour, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991.
- Lepoutre, David, *Cœur de banlieue*, Odile Jacob, 1997.
- Macé, Éric, « Les contours de la médiation : institution, conciliation, conformation. À propos d'un dispositif de "médiation" de la RATP », *Revue Française des Affaires Sociales*, n° 2 (225-244), 1997.
- Roy, Olivier, *L'Islam mondialisé*, Seuil, La couleur des idées, 2002.
- Simmel, Georg, « Digressions sur l'étranger », in Grafmeyer, Y. et Joseph, J., *L'école de Chicago*, Aubier, 1990.

de leur enveloppe corporelle que des murs de leur cité enclavée. C'est en partant de ce constat que l'analyse de la dérouté des quartiers peut enfin échapper à l'assonance séduisante, « en sortir pour s'en sortir ». Cette affirmation, docile héritière de l'individualisme méthodologique, fait peser la responsabilité exclusive de la réussite ou de l'échec sur les jeunes et dédouane du même coup les institutions de leurs obligations et de leur obsolescence (Dubet, 2002). Ce type d'énoncé peut avantageusement être remplacé par celui de Proust parodiant Hamlet, « en être ou ne pas en être », remis en mémoire par les critiques *queer* de la littérature française (Cusset, 2002) : force est de constater que si les revendications identitaires minoritaires portent sur la religion, la race, la langue et bien d'autres traits culturels et ethniques, elles sont loin d'avoir annexé les enjeux sexués, plus encore les effets désastreux de l'enfermement viriliste. On peine à entendre un débat sur les sexes et leurs rapports, le féminisme et sa possible mixité. En constatant son absence, on peut hâtivement en conclure que les Arabes des quartiers sont incapables de s'engager dans ce débat politique. Cela revient d'ailleurs à accréditer l'idée d'une incapacité identitaire qui entrave leur entendement et en fait des pré-modernes. Il est probable que ce terrain ne leur a jamais été ouvert, qu'à l'inverse il est demeuré la chasse gardée d'intellectuels universalistes. Forts de cette invitation à se tenir à distance respectable de questions bien trop subtiles pour leurs esprits bruts, ils se sont dispensés de se poser les bonnes questions, quitte à devenir dans un même mouvement leurs propres geôliers et ceux de « leurs » femmes. Ces dernières sont pourtant les instigatrices de deux exceptions notables. L'une émane de jeunes filles revendiquant l'islam, portant, pour certaines, le voile, et de ce fait

même instaurant un espace « sacré » qui simultanément interdit la prédation sexuelle et les autorise à contester des pratiques patriarcales au nom des préceptes coraniques, ce qu'elles ne se privent pas de faire (Bouzar, 2001). L'autre se trouve résumée dans un manifeste, « Ni pute, ni soumise » écrit par une « quadra » arabe, qui après s'être investie dans la marche des Beurs en 1983 et avoir attendu le grand soir, s'est rendu à l'évidence de l'abandon des femmes des quartiers et dénonce tous les aspects humiliants et désespérants d'une vie en exil, partagés par deux générations de femmes migrantes ou pas.

Une salutaire confusion des genres pourrait prendre la place d'un repli des identités sexuées et de leur asymétrie durable (Guénif-Souillamas, 2000). Les frémissements en sont encore trop peu visibles ; ils gagneraient en audace s'ils étaient reconnus lorsqu'ils pointent à l'ombre des stéréotypes confortables. Recouvrer la mémoire, la mémoire de son corps, lutter contre l'amnésie comme on lutte contre un sommeil qui pourrait devenir de plomb, rendrait sans doute aux fils d'immigrants arabes en France la part maudite qui leur manque, comme un membre amputé qui fait mal. Leur part féminine, qu'ils ne cessent de scruter dans un face à face âpre et solitaire avec leurs sœurs qu'ils ne connaissent pas et les femmes qu'ils désirent. Leur part masculine pacifiée, qu'ils ne cessent de peser et soupeser dans un colloque misérable avec leurs copains, concurrents, complices. Quant à leur part androgyne, cette homosexualité qu'ils voudraient absente, mais qu'un passé polysémique révèle dans sa latence, ils demeurent rebutés à l'idée de l'accepter. Pourtant, si nul souvenir n'est puisé pour lui rendre son inévitable place, ils pourraient bien y être renvoyés de la pire manière qui soit, comme trop de jeunes des quartiers qui se prostituent et cumulent l'humiliation d'être une marchandise avec celle d'être contraints à une sexualité qu'ils haïssent, ultime rappel grimaçant de leur amnésie, d'un déni qu'ils paient au prix fort.